

Anthropologie et Sociétés



Alfred ADLER, *Roi sorcier, mère sorcière. Parenté, politique et sorcellerie en Afrique noire. Structures et fêlures*. Paris, Éditions du Félin, collection « Les marches du temps », 2006, 254 p., bibliogr.

Jean-Claude Muller

Une anthropologie de la paix?

An Anthropology of Peace?

¿Una antropología de la paz?

Volume 30, numéro 1, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/013852ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/013852ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (2006). Compte rendu de [Alfred ADLER, *Roi sorcier, mère sorcière. Parenté, politique et sorcellerie en Afrique noire. Structures et fêlures*. Paris, Éditions du Félin, collection « Les marches du temps », 2006, 254 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 30 (1), 263–265. <https://doi.org/10.7202/013852ar>

du bouddhisme et de ses relations avec les esprits dans des populations de Birmanie et du Sri Lanka ; elle se termine par un aperçu du bouddhisme au Tibet avec ses liens entre la religion populaire et l'État. On passe ensuite à l'islam et à ses accommodements avec divers esprits, les zar en Somalie et au Soudan, le culte des saints en général et l'influence d'une congrégation soufie au Maroc. Le chapitre quatre examine l'hindouisme traditionnel et sa prolifération actuelle de nouvelles sectes, les Hare Krishna en particulier. L'Afrique est le sujet du chapitre suivant. L'auteur l'intitule « Chrétienté et religion en Afrique », car, dit-il, tous les peuples africains ont, peu ou prou, été influencés par le christianisme. Les populations présentées ici sont les Ba-Kongo et celles de Zambie où l'on assiste à l'apparition de cultes prophétiques, de mouvements anti-sorciers et à la création d'églises chrétiennes indépendantes et autochtones. Le livre enchaîne avec les religions africaines qui se sont perpétuées et développées parmi les esclaves transplantés dans le Nouveau Monde, ici illustrées par le vaudou en Haïti, la religion rastafarienne en Jamaïque, le catimbo et le candomblé au Brésil. L'avant-dernier chapitre se penche sur les religions mélanésiennes, nommément celles des Kwaio et des Tsembaga, le tout suivi d'une discussion des cultes millénaristes qui se sont succédé dans cette région. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux nouveaux cultes qui fleurissent aujourd'hui dans le monde occidental, ceux qui caractérisent le néo-paganisme, d'une part, (le mouvement Wicca, le mouvement des sorcières féministes, le néo-druidisme), tous prétendant faire revivre des anciennes religions européennes, et les mouvements religieux qui se réclament du Nouvel Âge, de l'autre. Le texte est très finement modulé, les critiques et les commentaires me semblent très bien amenés. J'ai pourtant deux petits regrets ; le premier est de noter l'absence d'un aperçu des religions australiennes, non par manque de monographies récentes, puisque l'auteur reconnaît qu'il y en a, mais, dit-il, par manque de place. C'est dommage, car les ouvrages fondamentaux de Freud et Durkheim sur les religions australiennes ont été des jalons importants dans l'histoire des théories anthropologiques de la religion. Il aurait été intéressant qu'il en discute un peu. Le second petit regret est qu'aucune religion amérindienne n'apparaisse non plus dans ce volume. Toutefois, je le recommande vivement et sans aucune hésitation à toute personne sérieusement intéressée (je dis sérieusement, car le livre demande de la concentration) par les phénomènes religieux, qu'elle soit anthropologue ou non.

Jean-Claude Muller (mullerj@aei.ca)
 Département d'anthropologie
 Université de Montréal
 C.P. 6128, Succursale Centre-ville
 Montréal (Québec) H3C 3J7
 Canada

Alfred ADLER, *Roi sorcier, mère sorcière. Parenté, politique et sorcellerie en Afrique noire. Structures et fêlures*. Paris, Éditions du Félin, collection « Les marches du temps », 2006, 254 p., bibliogr.

L'auteur de ce livre, écrit très serré, nous entraîne à travers toute l'Afrique dans une équipée qui traite essentiellement des rapports de forces entre ce qu'il appelle le « système de la sorcellerie » et le « système sociopolitique », ce dernier incluant la parenté dans tous les cas et, quand elles sont présentes, une bonne partie des structures plus proprement politiques des chefferies et des royaumes. La sorcellerie est une force impersonnelle qui est utilisée pour faire

du mal à autrui, mais qui peut aussi, à l'occasion, servir à se protéger des ennemis, sans que le sorcier bienfaisant cesse pour autant d'être encore et toujours potentiellement un sorcier malfaisant. C'est le cas de certains chefs et rois africains qui sont expressément désignés comme sorciers, ce qui choque profondément notre logique occidentale du pouvoir politique.

Adler examine ce paradoxe dans le second chapitre en faisant le procès des explications fonctionnalistes qui disent paresseusement que le roi doit être un sorcier plus puissant que ses ennemis sorciers pour pouvoir les combattre efficacement. Or, si c'est bien aussi quelquefois le cas, ce n'est pas que de cela qu'il s'agit. D'autres vues fonctionnalistes sont aussi rapidement récuses. La sorcellerie est dirigée le plus souvent envers des proches, qu'ils soient parents, alliés ou simplement voisins. Pour ce qui est de la parenté, les relations avunculaires et leur rapport avec la sorcellerie sont examinées dans deux sociétés matrilineaires où la relation oncle maternel-neveu utérin est l'objet de spéculations sur la sorcellerie ; dans la première, les Bakongo, c'est l'oncle qui est supposé ensorceler le neveu alors que chez les Mesakin, c'est le neveu qui accuse l'oncle de vouloir l'ensorceler, mettant ce dernier en position de faiblesse. En ce qui concerne les alliés, la relation de couple est analysée chez les Baluba et les Thonga. En dernier lieu, Adler nous montre, chez les Kuranko, que la relation de sorcellerie frère-sœur est indissociable de la relation mari-épouse. On voit bien ici que les accusations de sorcellerie se font par catégories, chaque société décrétant qui peut être agressé et qui doit être accusé. Adler a choisi ses exemples parmi les cas où cet aspect formel a été le mieux analysé dans les ethnographies.

Le troisième chapitre discute la tentative comparatiste que Meyer Fortes avait entreprise entre les Ashanti et les Tallensi, deux sociétés du Ghana qu'il avait lui-même étudiées, les accusations de sorcellerie étant communes dans la première et presque inexistantes dans la seconde. Les malheurs sont attribués à la sorcellerie chez les Ashanti mais ils sont, chez les Tallensi, la conséquence d'un choix prénatal effectué par l'âme d'une personne lorsqu'elle vient au monde, choix qu'elle oublie, mais, si des malheurs la frappent, on peut y remédier par des rites très compliqués impliquant les ancêtres sans accuser autrui. Cette question du choix prénatal et de ses liens avec les ancêtres est poursuivie, dans des pages très denses, dans le quatrième chapitre, chez deux populations voltaïques, les Samo et les Gourmantché. La question à résoudre est pourquoi, dans ces deux sociétés relativement voisines des Tallensi, les ancêtres ne jouent aucun rôle dans les rites de réparation du mauvais choix, rites correspondant à ceux des Tallensi.

Après avoir clos les relations de la parenté et de l'alliance avec la sorcellerie, la deuxième partie du livre, intitulée « Pouvoir royal et sorcellerie », se consacre plus particulièrement au paradoxe du roi sorcier dans les sociétés qui conçoivent le pouvoir de cette manière (certains pouvoirs des rois ou des chefs africains n'impliquent en rien que ces derniers possèdent la sorcellerie, ce qui serait, souligne judicieusement l'auteur, la base d'une nouvelle classification des systèmes politiques africains). Mais avant de poursuivre, Adler juge utile de tenter de clarifier la distinction entre magie et sorcellerie et de voir comment celle-ci et celle-là s'articulent avec le politique et ce que nous qualifions de religion. Pour ce faire, il se penche, dans le chapitre cinq, sur quelques écrits de Luc de Heusch qui s'était déjà exprimé sur le problème en prenant pour exemples des royaumes du bassin du Congo. À ces exemples, amplement discutés, Adler ajoute les Kukuya du Congo-Brazzaville, les Batéké et les Kuba, de la même région, ainsi que les Nyakyusa du Malawi. Le dernier chapitre nous transporte en Afrique occidentale, avec les cas des Songhay, des Yoruba, des Gonja et des Tiv. On s'étonnera peut-être de ce dernier exemple puisque les Tiv sont décrits dans les introductions à l'anthropologie comme des parangons de système lignager unilinéaire, encore plus, s'il est possible,

que les fameux Nuer. Mais c'est oublier que juste avant la colonisation anglaise, ils ont essayé d'emprunter, en en modifiant le contenu, le modèle de la royauté voisine des Jukun, mais que ce modèle fut rejeté car, en se subordonnant à un sorcier plus important qu'eux, les aînés se voyaient limités dans leurs pouvoirs, incluant la possibilité d'employer la sorcellerie comme ils en avaient l'habitude. Tous ces cas nous montrent comment, dans quelles sphères et en quelles circonstances, le chef ou le roi pouvait, ou devait, utiliser sa sorcellerie. La conclusion regroupe les interrogations du livre et tente une confrontation entre le roi sorcier et nos idées de la philosophie politique en prenant pour exemple les réflexions de Machiavel dans *Le Prince*. Cela peut sembler provocateur, mais les arguments sont très convaincants. Le tout donne un ouvrage soigné et bien charpenté qui nous fait appréhender la sorcellerie dans une dimension sociétale globale qu'on aimerait voir appliquée à l'avenir dans chaque monographie particulière.

Jean-Claude Muller (mullerj@aei.ca)
 Département d'anthropologie
 Université de Montréal
 C.P. 6128, Succursale Centre-ville
 Montréal (Québec) H3C 3J7
 Canada

Michèle CROS, *Résister au sida. Récits du Burkina*. Paris, Presses Universitaires de France, 2005, 290 p., bibliogr., gloss.

Dans cet ouvrage sur le sida en Pays lobi, Burkina Faso, Michèle Cros nous convie à l'examen d'une expérience locale du sida que seul un destin entaché par la maladie peut révéler. Michèle Cros nous livre le vécu de ce « quotidien contaminé » en adoptant une approche originale qui combine méthodes ethnographiques « classiques » et techniques projectives inspirées de la psychologie. L'appréhension du sida par le biais de récits et dessins de jeunes, élément clé de la démarche de l'auteure, s'avère ici riche en possibilités. Elle permet de recueillir les dires des intéressés en faisant fi de la récitation de la leçon préventive, de percevoir le jeu d'affects et de fantasmes qui se déploient dans l'imaginaire de la maladie et de semer la parole préventive, aspect non moins essentiel d'une recherche sur le sida qui se veut engagée.

Dans la première partie de l'ouvrage, Michèle Cros se penche sur une étrange homonymie qui servira de fil conducteur à l'analyse. En lobiri, sida signifie araignée. Héroïne de nombreux contes lobi, Araignée est une gloutonne insatiable qui, pour arriver à ses fins, utilise ruses et astuces. Si la démesure et l'inconduite sociale dont elle fait preuve mènent parfois à sa perte, son audace et son courage sont néanmoins considérés comme exemplaires. À cette homonymie fortuite s'ajoute une homologie clinique entre les manifestations dermatologiques du VIH et les plaies causées par la « morsure-piqûre » d'une araignée bien connue des Lobi. Araignée kiéfoun, originaire de Côte-d'Ivoire, inflige en effet à ses victimes de redoutables boutons ainsi qu'une morsure qui, en l'absence d'antidote, peut s'avérer mortelle.

Cette homonymie, doublée de l'homologie clinique, contribua à ce que l'arrivée du sida en Pays lobi se fasse d'abord sous le signe de la confusion. Cependant, comme le fait valoir Michèle Cros dans la seconde et la troisième partie de l'ouvrage, l'irruption de la maladie dans